

TIM STEVENS

# DERRIÈRE LES FENÊTRES DU BRIDGEPORT INN



Tim Stevens

Derrière les fenêtres  
du Bridgeport Inn

© Tim Stevens, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4122-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ailleurs. Elle voudrait être ailleurs, a besoin d'être ailleurs, en a besoin plus encore que de respirer. Impossible de se concentrer sur le reste. Elle n'entend pas ce que l'homme lui raconte, n'en intègre pas vraiment les informations. Comme étanche à tous les sons provenant de l'extérieur, ce discours improbable qu'on lui sert avec le plus grand sérieux. On lui parle et on lui parle. D'eau qui rend malade. De scandale sanitaire. Balayé sous le tapis. Du destin brisé de toute une communauté. Mais les mots ne font que l'effleurer, lui rebondissent dessus sans réellement l'imprégner, tout absorbée qu'elle est par ces sangles qui lui contraignent les poignets et les chevilles. Absorbée par le souvenir de cette chambre vide, effroyablement, désespérément vide, des palpitations de son cœur qui l'ébranlent tout entière, lui compriment la gorge, lui cognent dans les tempes, par l'image de ce sang – *leur sang à eux* – répandu sur le sol de la salle de bains... Par cette question lancinante. Obsédante. Comment a-t-elle atterri ici ?

Seules ces pensées occupent son esprit. Ces pensées devenues son monde. Des pensées qui l'étouffent et la paralysent et l'emplissent et la submergent jusqu'à en recouvrir les paroles insensées dont on s'obstine à l'abreuver.

Que fait-elle ici, exactement ?

Comment en est-elle arrivée là ?

Comment a-t-elle atterri dans cet endroit ?

Encore cette question.

Elle voudrait être ailleurs.

Elle n'entend pas ce que l'homme lui raconte, aussi, pour toute réponse, elle devra se contenter d'une simple certitude. Glaçante. Profonde.

Elle ne ressortira jamais d'ici.

\* \* \*

# I

*1<sup>er</sup> septembre 2015*

Elvis s'apprête à rendre l'âme, pour la seconde fois. Preuve que, dans la pampa américaine, la nuit est si noire que tout y est possible. Que le King lui-même n'est pas à l'abri d'un revers de fortune. L'autoradio de la Mustang grésille et parasite, n'en finit plus de lui couper la chique, comme pour lui faire payer son interminable *Suspicious Minds*. Le GPS, lui, a déjà déclaré forfait depuis une vingtaine de minutes. Plus aucun panneau. Aucune voiture, depuis un bail. Plus que deux touristes dans le désert, dans les ténèbres, seuls au monde. Aux dernières nouvelles, Paul et Samir se trouvaient précisément là : en plein milieu de *Nulle Part, Californie, USA*.

Malgré le ciel d'encre, Paul peut encore discerner l'ombre des landes rocailleuses qui défilent de chaque côté de la chaussée. Devant, une flopée d'insectes kamikazes se jettent à corps perdu dans la lumière des phares. Derrière, la longue route déroule son inlassable ligne jaune. Il pousse un soupir muet et relâche un peu ses mains, cramponnées au volant depuis trop longtemps.

Sa peau est tendue de tout le soleil de la journée, mais son corps, lui, commence doucement à se rafraîchir. C'est drôle : jusque-là, il n'y avait jamais cru, aux nuits froides du désert... Aux écarts de température... Pour autant, pas question de recapoter. On ne vit qu'une fois son rêve américain. À côté de lui, sur le siège passager, Samir ne porte toujours que son débardeur rayé, ses larges épaules nues défiant le vent qui s'engouffre dans le cabriolet. Sa casquette vissée sur la tête, il regarde droit devant lui, en silence. La journée semble avoir épuisé son lot de conversations. Bien qu'il n'en dise rien, Paul devine son vague à l'âme. Ce malaise invisible et pourtant presque palpable. Samir a quelque chose sur le cœur. Et s'il garde le silence, c'est pour ne pas leur gâcher l'instant. Mais Paul connaît bien l'homme qui est assis à côté de lui. Et il a déjà compris qu'il ne s'en tirerait pas à si bon compte.

Cela fait maintenant plus de cinq heures qu'ils sont sur la route. Depuis qu'ils

sont sortis de la Vallée de la Mort. La nuit commence à s'épaissir et ils savent tous les deux qu'ils vont devoir trouver un endroit où dormir. Leur virée prend parfois des airs de marathon. D'un sprint qu'ils courent côte à côte, de bon cœur, jusqu'à en perdre haleine. C'est qu'ils tiennent à en profiter, à voir le maximum de choses. En quelques jours à peine, les voilà devenus boulimiques des grands espaces. Accros aux kilomètres. Drogés à la fuite en avant. Comparé à leur vie parisienne, tout, ici, est tellement plus grandiose, plus vibrant, qu'ils ne veulent en rater aucune miette.

Les crépitements de la radio finissent par laisser place à de la simple friture. Après sa douloureuse agonie, il n'y a définitivement plus d'espoir pour le Roi du Rock. Paul ne réagit pas, mais du coin de l'œil, il aperçoit Samir se mettre à gigoter. Se tourner lentement vers lui. Comme s'il reprenait vie. Il devine même son sourire. Ce sourire insolent, irrésistible, dont il sait si bien jouer.

« Je crois qu'on n'a plus le choix, » annonce-t-il, en tournant le bouton du volume.

Paul l'entend maintenant farfouiller dans le sac, posé à ses pieds. Son visage et ses bras ont presque entièrement disparu dans la besace lorsque, tout à coup, il se redresse, avec un petit « ah ! » satisfait. Il tient un objet à la main.

Un CD, comprend Paul.

« J'ai peur. »

« Détends-toi, mec, ça va pas faire mal. »

Samir ouvre le boîtier transparent et en sort l'arme du crime. Joueur, il approche lentement le disque brillant du visage de Paul, jusqu'à ce que celui-ci parvienne à en déchiffrer le titre. Quelques mots gribouillés à la main, au marqueur noir.

*ROAD TRIP, BABY !* Tout un programme...

Samir glisse le CD dans l'autoradio, qui l'avale avec grâce, dans un bourdonnement mécanique. La friture s'arrête net. Suivi d'un silence. *Suspense*. Quelques secondes quasi insoutenables puis les premières notes retentissent. Ça ressemble à... du *clavecin numérique* ?

Non... Il n'a quand même pas osé...

Paul, incrédule, ne peut contenir un « putain » de consternation. *Il a osé*. Une voix enrouée, reconnaissable entre mille, vient alors enfoncer le clou. La voix d'une femme perdue, d'une femme au bout du rouleau, entame l'étalage de son désarroi sentimental.

Bonnie Tyler.

Totale. Éclipse. Du cœur.

Les yeux rivés sur la route, Paul doit se mordre les joues pour ne pas réagir. Tandis que sur le siège passager, au contraire, on s'amuse à en faire des tonnes. Samir, plus viril que jamais, lève les bras au ciel, tête en arrière, et se met à brailler à son tour son plus beau yaourt. Côté haut-parleurs, ça crie, ça gaillonne, ça envoie du pathos à tout va ! Et lorsque la vieille rockeuse se lance dans un refrain enragé sur la bestialité de son amour, Samir n'y tient plus. Hurlant carrément à la lune. Clameur hystérique dans la nuit californienne. Malgré lui, Paul ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire.

La torture se prolonge encore une minute entière. Jusqu'à ce que finalement, parmi le vacarme, un panneau de signalisation apparaisse au loin, dans la lumière des phares. On n'y croyait plus ! Paul doit plisser les yeux.

BRIDGEPORT : 8 miles

Bien.

Le destin a parlé : c'est là qu'ils bivouaqueront.

« Je ne sais pas dans quel patelin on va atterrir, » dit-il, par-dessus la musique, « mais quand les locaux vont voir débarquer deux franchouillards qui s'éclatent sur du Bonnie Tyler dans une Mustang bleu-schtroumpf, pas sûr qu'ils nous laissent entrer... »

\* \* \*

Paul a sensiblement ralenti, à la manière d'un navigateur prudent, explorant des eaux brumeuses. La petite ville semble déjà endormie. Une poignée de vitrines éclairées, mais vides, qui éclaboussent l'obscurité. Un lavomatique. Une épicerie encore ouverte. Les lumières d'une station-service, au loin. Le long des

pelouses parfaitement tondues, une série de petites clôtures de bois blanc. Pas plus hautes que le genou. Toutes identiques. Seules quelques rares silhouettes anonymes battent encore le pavé. Pour disparaître, chacune leur tour, dans les bâtiments bas bordant la chaussée.

L'enseigne imposante, au style délicieusement rétro, surplombe la route principale. À quelques dizaines de mètres devant eux. Ses néons rouges, criards, se donnent du mal pour attirer l'attention. Quant au nom de l'établissement, lui, il ne fait pas de fioritures.

BRIDGEPORT INN.

HOTEL & MOTEL.

En dessous, deux autres panneaux, plus petits, viennent tout de même apporter un complément crucial d'information : oui, ils ont des disponibilités ; et oui, ils sont équipés d'une piscine.

*Ouf.*

Ils se rapprochent encore et la vieille bâtisse victorienne, en bardage de bois blanc un peu usé, apparaît devant eux. Fantomatique. La façade s'ouvre sur un portique orné de bacs à fleurs et de cocardes aux couleurs américaines. Au-dessus duquel apparaît à nouveau le nom de l'hôtel, peint cette fois-ci en grandes lettres vertes. Paul est étrangement conquis.

« Ça te va ? » demande-t-il.

Comme s'ils avaient vraiment le choix.

« Tant qu'ils ont de la bière, je prends, » répond Samir.

Sans plus de cérémonial, Paul se gare en épi devant le porche et coupe le moteur. Cela fait déjà une semaine que les deux acolytes parcourent l'ouest américain et leur petit rituel du soir est donc bien rodé : tandis que Paul rabat la capote et range le GPS amovible – *qu'il repose en paix* –, Samir, lui, rassemble le reste de leurs affaires et ramasse les quelques débris de la journée.

Ils descendent simultanément de la voiture, étirent leurs membres engourdis et lèvent les yeux vers l'hôtel, pour jauger les lieux une dernière fois. En contrebas de l'auberge dite « historique », ils découvrent un motel standard, plus moderne et de plain-pied. Sorte d'annexe, posée là, ne comptant pas plus d'une vingtaine



de chambres. Étonnamment, l'ensemble ne jure pas. C'est précisément ce type de folklore, un brin désuet, que Paul attendait de leur escapade.

Les deux jeunes hommes échangent un bref regard complice, le premier depuis plusieurs heures, et grimpent côte à côte les trois marches du perron. Derrière les fenêtres éclairées du rez-de-chaussée, on devine ce qui semble être un petit lobby, au centre, un restaurant, à droite, et un bar, à gauche. Quelques ombres chinoises, en mal d'activité, s'y côtoient paresseusement.

Dès qu'ils franchissent la porte d'entrée, Paul est surpris par la déco : chargée, de style britannique, et qui confère à la réception une atmosphère inattendue. Presque intimiste. Vieille banquette en cuir. Épaisse moquette brune. Papier peint aux murs, eux-mêmes bardés de cadres de toutes tailles, et coin bibliothèque, remplie de vieux livres cornés. Dans l'ensemble, un lobby beaucoup moins impersonnel que tous ceux qu'ils ont croisés jusque-là. Au milieu de ce décor soigné, plantée au bureau de la réception, au centre de la pièce, une femme. Grande. Chétive. D'une cinquantaine d'années. Coiffée d'une longue tignasse blonde, trop raide et trop platinée pour être honnête. Le visage plongé dans ses papiers, l'air nerveux, la réceptionniste feuillette un dossier avec une perplexité qui fait peine à voir. Paul s'approche du comptoir et consulte le badge qu'elle porte à la poitrine.

CASSIE.

« Bonsoir, » dit-il, « il nous faudrait une chambre. »

La prénommée Cassie ne lève pas les yeux. Perdues dans ses recherches. L'a-t-elle seulement entendu ? La tête toujours baissée, elle fait maintenant glisser son doigt manucuré le long d'une série de *post-it*, de toutes les couleurs, collés à même le comptoir. Elle semble enfin trouver celui qu'elle cherchait, le dernier de la liste, et le tapote de l'ongle à deux reprises. Opine légèrement du chef. Satisfaite. Et ce n'est qu'à ce moment qu'elle daigne lever les yeux sur Paul. Son visage est marqué. Ses joues, creuses et ses pommettes, saillantes. Une épaisse couche de maquillage peine à dissimuler les cernes grisâtres qui lui enfoncent le regard.

« Bonsoir, » dit-elle d'une voix nasillarde. « C'est pour une chambre ? »

Paul ne répond pas, dérouté.

« Vous avez réservé ? » continue-t-elle, sur le même ton.

« Euh... non. Mais j'ai vu dehors qu'il vous restait des chambres. »

« Une minute, s'il vous plaît, » fait-elle en dressant l'index.

Paul n'est pas certain que ce geste lui soit destiné, mais il préfère rester silencieux par peur d'enrayer l'engrenage délicat que la femme semble avoir mis en branle dans son cerveau. Il jette un coup d'œil furtif à Samir, à côté de lui. Et à voir le petit rictus sur les lèvres de l'infirmier, il est clair que son diagnostic est déjà établi : l'ammoniaque a forcément atteint les neurones.

« Il nous reste des chambres, mais seulement dans la partie motel. Ce sont des chambres doubles classiques au tarif de 80 dollars la nuit. »

« Parfait ! » lâche Paul, soulagé d'avoir réussi à tirer quelque chose de l'employée.

Mais Cassie a déjà mis le doigt sur un autre *post-it*.

« Vous êtes motorisé ? » demande-t-elle.

Paul se retient de lui répondre que non, ils ont traversé le désert à dos de puma.

« Oui. On a une Ford Mustang garée devant. »

Elle note religieusement – non sans mal – les informations liées à leur véhicule avant de procéder, enfin, à la réservation proprement dite : épreuve informatique hautement périlleuse. S'ensuit alors un fatras d'explications obscures au sujet de l'utilisation de la piscine, des horaires du restaurant et du coupon de réduction pour le petit-déjeuner. Plus la pauvre femme s'efforce à se montrer claire, plus les traits de son front se tordent et se déforment. Paul ne peut plus détacher les yeux de la réceptionniste. Hypnotisé. Cherchant manifestement à atteindre un niveau maximal de concentration, la malheureuse finit par fermer les paupières et presser deux doigts contre sa tempe. Efforts... Grimaces... Projection tridimensionnelle dans l'espace... Cassie tente à présent de leur expliquer la localisation *exacte* de leur chambre. Et le moyen le plus simple d'y accéder. Mais, à force de détours, elle semble définitivement perdue dans son labyrinthe mental.

N'y tenant plus, Paul décide d'abréger ses souffrances : « On va trouver, ça ira. Merci ! »